

LES CASSEROLES D'ALGER

Avril 1961. J'ai trois ans et deux petits frères. Des parents jeunes, beaux, intelligents et qui s'aiment. Ils se sont rencontrés à l'université de Strasbourg, lui étudiant en géologie, elle en psycho. Leurs études à peine terminées, ils se sont mariés. Mon père a achevé son service militaire en décembre 1960. La guerre d'Algérie bat son plein. Deux de mes oncles ont été envoyés « là-bas » et ma mère a assisté aux adieux déchirants de ses deux jeunes sœurs avec leurs maris. Enceinte chacune de leur premier enfant, elles ont vu partir, impuissantes et en larmes, les hommes de leur vie sans savoir si elles les reverraient vivants... Déjà père de deux enfants, Papa aurait pu être dispensé d'aller là-bas. L'ennui, c'est qu'il a été reçu au concours des Elèves Officiers de Réserve. Père de famille ou pas, il était obligé d'aller se battre en Algérie. Il a refusé et a terminé son cursus comme simple maréchal des logis chef.

Maman venait de nous donner un petit frère au mois de février et notre famille se composait à présent de cinq personnes. Après la décision de Papa, elle s'était réjouie discrètement de n'avoir pas à connaître les mêmes tourments que ses sœurs. Pour elle du moins, le spectre de la guerre s'était éloigné. En avaient-ils passé des heures pourtant, mes parents, à discuter entre passion et raison de ce problème algérien, avec leurs camarades étudiants... Ils avaient même donné des cours de français aux étudiants algériens pour leur permettre de suivre des études à l'université. En 1956, ils avaient accueilli avec

enthousiasme l'annonce de l'indépendance de la Tunisie et du Maroc. Il leur semblait juste que les Algériens réclament la leur à leur tour. Si encore la France les avait considérés comme citoyens à part entière mais seuls les colons avaient le droit de vote et prenaient une part active à la vie politique de ces trois départements français qui formaient l'Algérie. Pas les autres... Surtout, il y avait la question du pétrole et du gaz naturel : des gisements importants venaient d'être découverts auxquels il n'était pas question, pour beaucoup, de renoncer. L'opinion française était mitigée. Beaucoup d'étudiants, mais aussi des hommes d'Eglise et des syndicalistes, étaient acquis à la cause algérienne, grâce, notamment à la prise de position d'intellectuels comme Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Des rumeurs commençaient à courir sur la façon dont on se débarrassait des fellagas, et la torture était ouvertement dénoncée.

Pour toutes ces raisons, familiales aussi bien que politiques, mon père était soulagé de ne pas avoir à aller se battre « là-bas » comme ses beaux-frères. Son service militaire terminé, il ne savait pas encore où il allait être nommé par sa société pétrolière.

Le destin lui fait alors un drôle de pied de nez : il est envoyé, en tant qu'ingénieur géologue à ...Alger ! Il sera responsable des forages de puits de pétrole.

Avril 1961. Nous voici en haut de la passerelle de l'avion qui vient de se poser sur le tarmac de l'aéroport de

Maison Blanche. Le soleil est déjà haut dans le ciel et fait briller les maisons comme des cubes de sucre cristallisé. Alger la Blanche s'étale devant nous. Bébé Jacques n'a que deux mois, il dort dans les bras de Maman. Avec nous, Janine, notre petite bonne. Elle s'est attachée aux enfants et a supplié mes parents de l'emmener avec nous.

Sur la route qui nous emmène vers notre nouveau logement, tout paraît calme et respire la douceur de vivre : les belles avenues, les immeubles, les trottoirs joliment pavés, les orangers à l'ombre bienfaisante. Les appréhensions des adultes s'envolent : la guerre paraît bien loin, tout ici reflète calme, luxe et sérénité...

Mes préoccupations sont tout autres : j'ai eu si mal aux oreilles tout à l'heure pendant la descente ! Et au décollage, donc ! Pour nous consoler, l'hôtesse de l'air nous a emmenés, Marc et moi, visiter la cabine de pilotage. Mon frère s'est montré intéressé par tous les boutons qui clignotaient, le drôle de volant cassé en deux (un « manche à balai » ils ont dit !) et la casquette du commandant de bord. Mais moi, j'en voulais à l'hôtesse d'être passée devant nous avec une table roulante chargée de pâtisseries, toutes plus appétissantes les unes que les autres. Les millefeuilles surtout, ils avaient l'air si bons ! Elle ne s'est même pas arrêtée pour nous en proposer !

La société pétrolière a mis à notre disposition un appartement dans le quartier de Kouba. Nous prenons possession des lieux et de notre nouvelle vie.

Notre nouvelle vie, c'est la belle vie. Pour nous, les enfants, c'est la plage, la mer, le soleil, petites robes vichy pour moi et barboteuses assorties pour mon frère, tresses et gros nœuds blancs, socquettes et sandales blanches, chapeaux de soleil à la coloniale ... Bains de mer interminables dans l'écume des vagues, parties de cache-cache dans les ruines romaines de Tipasa, pique-nique avec les collègues de Papa et leurs familles... Bébé Jacques pousse comme un champignon et nous grandissons tous les trois entre les câlins de nos parents et les bons soins de Janine. Une belle vie, oui.

Dès le premier soir pourtant, nous sommes réveillés en sursaut par un vacarme effroyable. Nous dormons tous les trois dans la même chambre et mes parents accourus en hâte à nos hurlements de frayeur (« Le tonnerre ! Le tonnerre ! ») tentent de nous calmer en nous expliquant qu'il ne s'agit nullement d'orage ni de grêle, mais de ... casseroles !

- Ce sont des gens qui se mettent à leurs fenêtres avec une casserole dans chaque main. Il y en a un qui commence à frapper trois petits coups. Un autre lui répond par deux coups prolongés, puis un troisième et un quatrième interviennent jusqu'à ce qu'ils soient très nombreux, alors là, ils se mettent à taper très fort sur leurs casseroles, en scandant « Algérie française ! Algérie française ! »

Et comme pour illustrer ces propos, les casseroles se sont mises à crier à tue-tête :

- Algérie française ! Algérie française !

Les casseroles ont fini par se taire et nous, par nous calmer. Pas pour longtemps : une énorme déflagration est venue déchirer le silence à peine rétabli :

- Le tonnerre ! Le tonnerre !

Papa et maman se sont regardés :

- Non, a dit Papa, ça, c'est une explosion au plastic. Il y en a de plus en plus souvent le soir. Ce serait le fait d'une certaine organisation secrète...

Papa était à Alger depuis le mois de janvier. Il avait d'abord logé rue de Lyon, une importante artère en plein centre-ville et le dimanche matin il pouvait assister aux défilés de paras dans la rue depuis sa fenêtre.

Je n'aime pas les éclairs et encore moins le tonnerre. Je déteste les casseroles et le plastic. Très vite, cependant, notre vie sera rythmée par ce rituel de sauvages.

Au mois de juin, Janine repart à Strasbourg. Elle a le mal du pays, sa mère lui manque. Le cœur gros, car elle s'est attachée à nous et surtout au bébé, elle se résout à nous quitter. Avec ce départ, le seul lien qui relie mes parents à leur pays se trouve rompu. Mais ils ont fini par prendre conscience du danger qu'il y a à vivre à Alger et ils se sentent responsables de Janine vis-à-vis de ses parents si bien qu'à la tristesse de la séparation se mêle en quelque sorte un sentiment de soulagement ...

Parfois, Maman nous emmène au square, après la sieste. Elle s'installe sur un banc et nous surveille tout en bouquinant. Un jour, une jeune femme vient s'asseoir à côté d'elle et son petit garçon court au bac à sable où je suis occupée à confectionner des pâtés de sable tandis que Marc construit des routes pour ses petites voitures. Maman et la dame échangent quelques banalités sur les enfants, la pluie et le beau temps, enfin ici c'est surtout le beau temps. Avec la spontanéité des enfants de leur âge, les deux garçons jouent ensemble et bientôt on n'entend plus que les bruitages qu'ils font avec leur bouche pour imiter les vrombissements automobiles. Au bout d'un moment, Marc lève les yeux et voit la dame sur le banc. L'enfant et sa mère sont noirs. Mon petit frère se redresse, outré, et va vers Maman :

- Dis Maman, pourquoi elle est sale la dame ? Hein, maman, t'as vu, elle est toute sale, la dame !

Horriblement gênée, Maman bredouille quelques mots d'excuse et se lève, nous entraînant à sa suite tout en poussant la voiture d'enfant. Du haut de mes trois ans, je suis scandalisée et fais la morale à mon frère :

- C'est pas bien de dire aux gens qu'ils sont noirs ou gros, même si c'est vrai, hein Maman ?

Maman ne répond pas, songeuse. Elle est perplexe, perturbée par l'attitude de son petit garçon qui vient de partager ses jeux avec un enfant de couleur différente sans la moindre marque d'ostracisme, mais qui s'offusque de la peau noire de la mère...

Maman vouvoie les commerçants comme elle l'a toujours fait. Mais à Alger, ils sont arabes et tutoyés par les colons. Touchés par cette marque de respect à laquelle ils n'ont pas été habitués de la part des blancs, ils s'exclament à chaque fois, avec dans le regard, un rien d'admiration :

- Vous, vous venez de France !

Le 21 avril, quinze jours à peine après notre arrivée, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre : en réponse au Général de Gaulle qui s'est montré favorable à l'indépendance de l'Algérie lors d'une conférence de presse, quatre généraux viennent de s'emparer du pouvoir à Alger. Mais le « putsch » qu'ils ont tenté de renouveler, à l'instar de celui de mai 1958, est de courte durée. Deux des généraux se rendent, les autres créent l'Organisation Armée Secrète (l'OAS). Dès lors, les attentats ne font que s'amplifier. Effectivement, on voit alors fleurir sur les murs d'Alger, un sigle : « OAS ». Mais personne ne sait encore ce que signifient ces lettres.

Au mois de mai, Maman rencontre, par le plus grand des hasards, une ancienne camarade de classe. Passé la surprise et la joie de ces retrouvailles inopinées, les deux amies échangent de leurs nouvelles. Anita lui apprend qu'elle est professeur d'allemand dans un lycée d'Alger, mais enceinte et fort embarrassée car, bientôt en congé de maternité, elle n'a trouvé personne pour se faire remplacer.

- Tu étais plutôt bonne en allemand, se souvient-elle. Ca te dirait d'assurer les cours à ma place ?
- Mais, je n'ai aucun diplôme en allemand !

- Penses-tu ! Aucune importance : ils seront tellement contents d'avoir un remplaçant ! Et puis, l'allemand, c'est pratiquement ta langue maternelle, non ?

En effet maman a une grand-mère qui est originaire de Rhénanie. Elle avait épousé un Lorrain, un veuf avec quatre enfants, Elle-même lui avait donné deux fils dont mon grand-père. Elle aime la France. Malgré ses origines, elle détestait Hitler et avait choisi son camp au moment de la guerre. Elle avait obstinément refusé d'aller se réfugier en Allemagne et avait préféré rester à Colmar avec tous les risques que cela impliquait. Maman adorait cette grand-mère en compagnie de laquelle, enfant, elle avait passé de longues heures. C'est ainsi qu'elle avait appris la langue de Goethe.

Maman trouve la proposition d'Anita séduisante. Elle se sent un peu coupée du monde extérieur depuis la naissance de ses enfants. Depuis près de quatre années, marquées par trois maternités, sa vie rime avec courses, cuisine, vaisselle, lessive, ménage et autres maladies infantiles... Elle accepte. Ainsi en est-il décidé. Reste à trouver quelqu'un pour remplacer Janine. C'est ainsi que Nadja, une jeune Algéroise dont le parler guttural nous effraie un peu, est entrée dans notre vie.

Un après-midi, notre sieste est interrompue par des cris stridents. Papa et Maman sont partis travailler. C'est Nadja qui nous garde. Dans la pénombre de la chambre, je

vois Marc se glisser hors de son petit lit à barreaux. Il se tourne vers moi, l'air inquiet. Les cris ont redoublé d'intensité. Je me décide à le rejoindre à mon tour. Bébé Jacques ne s'est pas réveillé. Mon petit frère ouvre la porte doucement : il y a une autre femme avec Nadja : elles s'injurient dans leur langue aux sonorités rocailleuses, elles se lancent de vilains mots à la tête. Une histoire de montre volée... Nous en avons assez vu. Pris de panique, nous battons en retraite, sans demander notre reste ! Nous courons nous réfugier dans nos lits. J'ai très peur. Que va-t-il se passer si cette méchante femme tue Nadja ? Peut-être qu'elle va prendre les casseroles dans la cuisine et puis tout faire sauter avec du plastique ? Je pleure silencieusement, sous les draps. Bébé Jacques dort toujours. Marc me demande :

- Tu dors ?
- Non, et toi ?
- Ben non, tu vois bien. Tu crois qu'elle va tuer Nadja, la dame en noir ?

J'essaie de le rassurer :

- Non, peut-être que la police va venir. Elles crient tellement fort...

Les cris ont fini par cesser, on n'entend plus rien. Le calme est revenu. J'entends les pas de Nadja dans le couloir, elle entrouvre la porte de la chambre. Je fais semblant de dormir, Marc aussi.

L'automne est arrivé. Mais les automnes à Alger ressemblent encore à l'été. Les soirées sont plus douces cependant, et incitent à la flânerie. Papa se rend à son

travail à pied. Il y a sur le trajet, un petit restaurant qui propose des escargots, sa vitrine annonçant en grosses lettres « Escargots à la tonne » et le soir, sur le chemin du retour, quand il passe devant l'établissement, l'odeur du beurre à l'ail lui chatouille agréablement les narines...

- Et si on allait au resto pour fêter notre anniversaire de mariage, propose t'il à Maman, ça fait longtemps qu'on n'est pas sortis tous les deux ?

- Bonne idée ! Mais qui va garder les enfants ?

- On les couchera de bonne heure et dès qu'ils seront endormis, on filera en douce. On préviendra les voisins pour qu'ils jettent un œil, de temps en temps.

Ce soir-là, ils nous ont embrassés, Maman avait mis du sent-bon et Papa s'était rasé : il ne piquait pas.

Ce soir-là, il n'y eut pas de concert de casseroles. Juste une explosion au loin mais qui ne vint pas troubler notre sommeil d'enfant. Le restaurant aux escargots avait été la cible d'une forte charge à l'explosif. Il y eut vingt-quatre morts. Seuls, le chef et un serveur qui se trouvaient alors aux cuisines, en étaient sortis indemnes...

Aéroport d'Alger, septembre 1961. J'ai deux petits frères et, autour du cou, une étiquette avec mon nom. L'hôtesse de l'air nous prend par la main et nous mène vers la passerelle. Je ne lui en veux plus pour les gâteaux. D'ailleurs, je crois que ce n'est pas la même qu'à l'aller.